

Tychè et Pronoia

La marche du monde selon Plutarque

Françoise Frazier et Delfim F. Leão (eds.)

IMPRESA DA UNIVERSIDADE DE COIMBRA
COIMBRA UNIVERSITY PRESS



POLYBE, LA Τύχη ET LA MARCHÉ DE L'HISTOIRE¹

Marie-Rose Guelfucci

Université de Franche-Comté, Besançon

Résumé

Bien que Polybe marque nettement les limites de toute explication par une Τύχῃ supérieure, on a pourtant pu voir dans l'œuvre une Τύχῃ Némésis ou, au contraire, une Τύχῃ providentielle pour un homme ou un Etat. En tenant compte du lexique et des modalisations de l'énoncé, nous reprendrons le dossier sous l'angle nouveau des différentes focalisations du récit, et dans trois contextes: celui où Polybe adopte le point de vue général de tout un chacun (τις) sur la Τύχη et le signale ; celui où il dramatise l'histoire, mais pour mieux former; celui, enfin, où il construit pour son lecteur une démonstration et lui retrace à grands traits ce que nous appellerions plus simplement « la marche de l'histoire ». Dans cette relecture rationalisée du passé, l'évolution politique (l'anacyclose) s'explique alors, loin de tout déterminisme extérieur, par des lois, loi naturelle (sur le modèle biologique) et loi physique (déséquilibre des forces), mais celles-ci n'en reçoivent pas moins un correctif (ou au contraire, en cas de manque, un adjuvant) avec la responsabilité morale du Politique.

Dans les *Histoires*, les différentes facettes de la τύχη² sont d'autant plus déconcertantes pour les commentateurs et les historiens qu'elles semblent contradictoires. C'est ainsi qu'alors même que Polybe s'efforce d'expliquer rationnellement les causes et les circonstances de l'action sans recourir à la Τύχῃ ou à une autre force supérieure, en historien rigoureux et en moraliste qui veut rendre l'homme responsable, on a pu ou voulu remarquer encore récemment, dans l'œuvre, une Némésis parfois implacable ou, au contraire, une *Fortuna* favorable à un homme, voire une Raison supérieure et présciente, *Pronoia* qui ordonnerait le monde et l'histoire à l'avantage de Rome³. Sans doute certains exemples sembleraient, de prime abord, corroborer de telles interprétations si des indicateurs ou des indices stylistiques très marqués ne venaient précisément,

¹ Cet article reprend le matériau, bien évidemment réorganisé, revu et actualisé, du chapitre d'un ouvrage figurant au dossier d'une HDR soutenue en janvier 1994, *Polybe moraliste*, et resté inédit, la parution du livre d'A. M. ECKSTEIN sur ce même thème, l'année suivante, m'en ayant fait interrompre la publication. Je remercie tout particulièrement Françoise FRAZIER d'avoir — en toute amitié — exigé sa publication et relu ces pages. Ses remarques et suggestions m'ont été très précieuses.

² Les études ponctuelles sur la Τύχῃ polybienne sont nombreuses, mais reviennent souvent à des synthèses parfois très anciennes (R. HERCOD, 1902; W. WARDE FOWLER, 1903; K. VON FRITZ, 1954, pp. 388-397; A. ROVERI, 1956, pp. 275-293; F. W. WALBANK, 1999 [1970] (ci après *Comm.* I), pp. 16-26, et 1972, pp. 58-65; P. PÉDECH, 1964, pp. 331-354). Pour un point très précis sur les données du problème, P. PÉDECH, id., pp. 332-336; J. -L. FERRARY, 1988, pp. 265-276. Il ne s'agit évidemment pas ici de reprendre la question à nouveaux frais, mais plutôt d'en réexaminer les principaux aspects en nous attachant au détail des textes et en suggérant d'autres approches et clefs de lecture possibles.

³ Ainsi dans l'article récent et stimulant, même si l'on ne peut toujours souscrire à ses conclusions ou au commentaire de ses annexes, de J.-M. PAILLER, 2003, qui, pour établir une synthèse, distingue dans la Τύχη polybienne une *Fors Fortuna*, une *Pronoia* stoïcienne ou la *Felicitas* du vainqueur.

dans le même temps, signifier une nécessaire mise à distance: ainsi en est-il des dernières années de Philippe V (XXIII. 10) en Φίλιππος τραγωδούμενος, selon le titre significatif de F. W. Walbank⁴, mais aussi de cette *Tychè* qui serait l'arbitre ou le metteur en scène des événements et de l'histoire, jusque dans les termes choisis — mais si nettement, précisément — par l'historien (βραβευτής, ἀναβιβάζειν ἐπὶ σκηνήν, καινοποιεῖν). En outre, si séduisantes qu'elles apparaissent parfois, ces Τύχαι occultent le rôle de μάθημα que Polybe assigne à l'histoire, apprentissage de science politique à partir de l'exemple de Rome; or la leçon porte clairement, non pas sur la prédestination de Rome à gouverner le monde, mais sur la conquête du pouvoir et les conditions de son maintien (III. 4): car Rome, quoique temporairement préservée par sa *politeia*⁵, tout comme Lacédémone ou Carthage avant elle, ou par une action politique adéquate, n'en est pas moins explicitement destinée elle aussi à périr (VI. 57). Il s'agit donc pour le commentateur d'éviter deux pièges: isoler et ne traiter que certains passages singuliers pour en tirer des conclusions générales, dissocier les deux aspects complémentaires et consubstantiels des *Histoires*, récit historique, certes, mais récit explicitement construit pour former un destinataire, homme d'État potentiel, avec la structure et la forme très particulières qui en découlent (récit des faits et commentaire sur ceux-ci, choix ponctuels et réfléchis de certaines formes génériques).

Un dernier élément vient compliquer la tâche: complexe s'il en est⁶, le terme τύχη ne peut être traduit d'emblée par un seul mot. Car, d'une part, il est parfois (in)déterminé (τύχη τις, τὰ τῆς τύχης, par exemple) ou au pluriel (τύχαι). D'autre part, ses significations multiples (« les circonstances », « le sort », « la chance », « la Fortune », par exemple) demandent que, loin de toute théorie plus générale, on entre dans le détail du contexte pour en cerner le sens; la difficulté est patente en français où la traduction par le terme « Fortune », doté d'une majuscule, surdéterminé et particulièrement connoté, tend, beaucoup plus que l'italien « fortuna » par exemple, à introduire des catégories trompeuses (Fortune, vengeresse ou capricieuse, force motrice de l'histoire etc.), qui peuvent forcer le texte et fausser ou trahir le sens. Un passage, plus anodin dans ses conséquences et sur lequel les commentateurs s'accordent, mais moins simple à traduire qu'il n'y paraît, permet d'illustrer immédiatement ce risque; il montre également comment les débats sur ce qu'est, plus généralement, la *Tychè* polybienne peuvent influencer et rendre difficile l'interprétation même du sens. En XXVII 16. 4-5, le pressentiment de son hôte, Nestor le Crôpien — inconnu par ailleurs —, empêche que le consul A. Hostilius Mancinus, qui traverse l'Épire pour gagner la Thessalie, soit fait prisonnier par certains Épirotes hostiles à Rome et livré à Persée. La nature de cette prémonition rationnellement inexplicable, et suivie des mesures adéquates, est rendue par une métaphore, immédiatement

⁴ F. W. WALBANK, 1985 [1938], pp. 210-23.

⁵ Le terme recouvrant plus que les seules institutions (Pib., VI 47.2), nous prenons le parti de ne pas le traduire en introduction.

⁶ F. W. WALBANK, *Comm.* I, pp. 16-17, n.4 en particulier. En outre, les différents sens, souvent immédiats pour le lecteur grec (W. WARDE FOWLER, 1903, p. 445), le sont moins pour nous.

atténuée: δαίμονιως πως. Mais comment comprendre le (ὄν) εἰ μὴ τύχη τις ἐβράβευσε πρὸς τὸ βέλτιον οὐκ ἄν μοι δοκεῖ διαφυγεῖν qui précède, avec une *tychè*, personnifiée certes (ἐβράβευσε), mais très fortement indéterminée (τύχη τις)? Si F. W. Walbank n'y voit qu'une manière de parler sans conséquence, il n'en garde pas moins, avec la majuscule, une Fortune hypostasiée⁷. Dans sa traduction, D. Roussel choisit de négliger l'indéfini: «si la Fortune ne s'était pas déclarée pour lui». Or traduire, par exemple, par «Si une circonstance n'en avait, pour son bien⁸, décidé autrement» éviterait ici la surdétermination du terme τύχη.

Il semble donc préférable, sans préjuger du sens exact du terme en proposant immédiatement une traduction, de donner, si nécessaire, le mot translittéré avant d'en préciser le sens. Pour cela, nous tiendrons plus particulièrement compte, dans les passages les plus complexes, de trois éléments: la palette des sens du mot grec τύχη depuis le sens le plus neutre (« ce qui survient »), les différentes focalisations du récit que Polybe met en œuvre — ce qui n'a pas été fait —, les modalisateurs que sont, par exemple, les atténuations explicites — ce qui ne l'a pas toujours été⁹. Nous partirons ainsi de la lettre du texte comme du refus, explicite et constamment marqué, d'une *Tychè* qui permettrait à l'homme de déclinier toute responsabilité. En tenant compte de ce cadre rationnel très net, nous examinerons, dans un deuxième temps, trois contextes particuliers, mais qui ne contredisent pas la volonté scientifique des *Histoires*: celui où, s'agissant de la Τύχη (traditionnelle), Polybe adopte le point de vue général de tout un chacun (τις) et le signale; celui où il dramatise l'histoire (comme pour les dernières années de Philippe V), mais un peu à la manière dont Rome met en scène, selon lui, la religion ou le triomphe pour former ses citoyens à l'honnêteté et à la gloire; celui, enfin, où il construit pour son lecteur une démonstration et lui retrace à grands traits ce que nous appellerions plus simplement « la marche de l'histoire ».

1. La responsabilité humaine et le jeu des points de vue

De la manière la plus générale, quand Polybe intervient en historien et est confronté à des causes difficiles à déterminer, il s'interdit autant que possible toute explication hâtive par une puissance surnaturelle. Dans le passage fondamental qu'est l'examen de la dépopulation de la Grèce (XXXVI.17), Polybe, on le sait, refuse les explications irrationnelles faciles par la Fortune ou le Destin (τὴν τύχην καὶ τὴν εἰμαρμένην¹⁰) ou une mise en cause divine (ἐπὶ τὸν θεόν), quand il ne dépendrait que de l'homme de remédier à certaines situations. Nettement encadrée par le refus d'une consultation des dieux et

⁷ F. W. WALBANK, *Comm.* III, p. 317.

⁸ Le comparatif rendant compte d'une alternative. Pour une autre interprétation, F. CANALI DE ROSSI (*Polibio Storie*, D. MUSTI (dir.), Milano, BUR, 2004): « se un caso fortuito non lo avesse guidato a sorte migliore ».

⁹ Voir pourtant, mais non systématiquement, R. HERCOD, 1902, p. 113; F. W. WALBANK *Comm.* I, n. 4 p. 25; K. SACKS, 1981, n.32, p.137.

¹⁰ Seul emploi en ce sens. Cf. par ailleurs XVI 32. 4 et XVIII 54. 12.

l'affirmation claire d'une responsabilité humaine¹¹, son explication de la dépopulation de la Grèce est purement sociologique: c'est par égoïsme et recherche du confort que les gens ne se marient plus, refusent d'avoir des enfants, ou n'en veulent pas plus d'un ou deux « afin de leur laisser un bel héritage tout en les élevant dans les raffinements du luxe¹² ». Ce n'est donc que pour des catastrophes climatiques, des épidémies (§2), ou des conduites humaines incompréhensibles (§12-14) que l'historien reconnaît ses limites et est tenté (comme le montrent les modalisateurs, εικότως ou l'optatif) de réagir, loin de toute vérité logique, comme tout un chacun (ἀκολουθοῦντες ταῖς τῶν πολλῶν δόξαις): s'en remettre aux dieux (XXXVI 17.3), expliquer l'inexplicable (διόπερ ἄν τις... εἶπειε) par une intervention divine. Mais Polybe met aussi en valeur les circonstances particulières et extrêmement limitées d'un tel cas en insistant, par la présence répétée de termes appartenant au champ lexical de la perplexité, sur l'absence de toute solution comme de toute explication possibles; en revanche, cette absence a elle-même une explication précise: les limites naturelles de la compréhension humaine, et celui qui s'interroge est tout naturellement conduit, dans ce cas très défini, à accepter l'aporie — ἀδύνατον, δυσχερές, ἀπορῶν, οὐκ εὐμαρές (§2), διὰ τὴν ἀπορίαν (§3), ἀλήπτους ἢ δυσλήπτους... τὰς αἰτίας, διαπορητέον (§12), avec la gradation marquée par le dernier préverbe.

Une telle analyse qui, loin de tout déterminisme extérieur à l'homme, sauf celui qui est traditionnellement lié par essence à sa condition, met chacun face à ses vraies responsabilités et à ses manques, est une constante de son œuvre qui apparaît dès le livre I. Elle trouve un symétrique essentiel: le refus de laisser attribuer à la chance ou à la Fortune un résultat positif qui est le fruit d'un effort bien pensé, bien conduit, et méritoire. La position de Polybe est certes à mettre en relation avec les controverses qui occupent les écoles de rhétorique sur les rôles respectifs de la *Tychè* ou du mérite (ἀρετή) dans la réussite humaine, mais elle s'inscrit surtout, si l'on tient compte du lien particulier de Polybe avec la Nouvelle Académie, dans l'un des débats philosophiques du temps, Carnéade critiquant l'argumentation donnée par Chrysippe pour défendre son idée du destin contre l'argument paresseux (ἀργὸς λόγος) qu'on lui oppose: si les événements à venir étaient sous l'emprise du destin, d'une volonté marquée d'avance (εἰμαρμένη), si tout était inscrit dans le devenir, toute action humaine et tout effort deviendraient inutiles, sans possibilité d'une quelconque liberté d'action¹³.

Or la terminologie des *Histoires* est claire sur ce point: αὐτομάτως (onze formes adverbiales et seize formes du substantif¹⁴) et τύχη, le plus souvent, ne

¹¹ τῆς αἰτίας προφανοῦς ὑπαρχούσης καὶ τῆς διορθώσεως ἐν ἡμῖν κειμένης (XXXVI 17. 6); μάλιστα... αὐτοὶ δι' αὐτῶν (XXXVI 17. 10).

¹² Sans autre précision, les traductions sont les nôtres.

¹³ Sur la définition et la discussion de l'«argument paresseux», Cic. *De Fato*, XII-XVII, 39, XII-XIII plus particulièrement. Sur les nuances à apporter, C. DARBO-PESCHANSKI, 2007, p. 305 (sans que l'on puisse la suivre (n. 78, p. 538) pour l'importance du stoïcisme dans la conception polybienne du devenir).

¹⁴ Sur les onze formes adverbiales, certaines sont sans réel rapport avec une intervention du hasard (I, 8. 6; X 30. 2; XII 13. 1; X 34. 2; XXXVI 12. 5. L'adverbe αὐτομάτως XXI 39. 14 et

représentent guère de force implacable ou surnaturelle. Quant à πρόνοια, le terme, certes très fréquent dans les *Histoires*, ne se trouve pas dans l'œuvre au sens de la Providence des Stoïciens¹⁵, mais met toujours en valeur, au contraire, loin de tout déterminisme, l'action bien menée d'un stratège ou d'un politique clairvoyants, tous deux dotés d'ἀγχινοια et capables de prévoir au mieux (c'est-à-dire, dans les limites humaines, jusqu'à l'imprévisible) une situation et ses différentes possibilités d'évolution¹⁶.

Dans un cadre rationnel aussi nettement marqué, Polybe semble néanmoins introduire dans plus d'un passage une *Tychè* qui soutiendrait ou non l'action humaine; on peut cependant lever l'apparente contradiction en remarquant le double point de vue qui est alors introduit. Ainsi dans les passages polémiques — les plus clairs —, il joue d'un contraste entre le point de vue de l'opinion ou celui des mauvais historiens qui, loin de la vérité historique, en focalisation externe si l'on veut, privilégient les apparences et font intervenir la *Tychè*, et son propre point de vue, quand il intervient en historien pour redresser la vérité, en focalisation zéro; dans ceux où la *Tychè* se fait une excuse à l'incompétence, se mettent cette fois en place une focalisation zéro (la sienne) et une focalisation interne — celle des personnages qui cherchent à se disculper. La Τύχη qui subsiste s'en trouve elle-même réduite là encore, nous le verrons, à une marge d'influence traditionnelle et très délimitée. Mais le destinataire à former par l'exemple de l'histoire peut ainsi immédiatement disposer du récit des faits et d'un commentaire qui l'éclaire.

1.a. Focalisation externe et focalisation zéro

Les mises au point polémiques abondent dans les *Histoires*, et particulièrement quand le succès d'actions conduites κατά λόγον est faussement attribué, sans recherche des véritables causes, à une situation d'ensemble favorable ou à un concours de circonstances ponctuellement clément, hasard grâce auquel les choses s'accompliraient d'elles-mêmes, αὐτομάτω, τύχη — et l'on peut remarquer, en règle générale, le jeu sur λόγος et ses antonymes dans ces passages. L'examen minutieux des armements et des formations de combat (phalange et manipule) qui assurent la victoire romaine à Cynoscéphales est ainsi l'une des causes réelles à connaître

dans le fragment 65) renvoie à des hasards heureux, mais l'état du texte ne permet pas de savoir comment ceux-ci ont été exploités.

¹⁵ Voir sur ce point, P. PÉDECH, 1964, p. 333. Sur πρόνοια désignant, au contraire, les qualités de prévoyance et de perspicacité, id., p. 211, avec, en particulier, la note 35 renvoyant à l'étude de R. HERCOT (sur 68 emplois du terme, 40 apparaissent dans la locution πρόνοιαν ποιεῖσθαι, et 24 désignent la faculté de prévoyance) et, pour le cas particulier d'Hannibal, p. 218. Voir aussi R. HERCOT, 1902, pp. 97-103.

¹⁶ On trouve chez Thucydide la même opposition entre celui dont l'action est soigneusement prévue (I 144. 4 ; VI 29. 3) et ceux qui s'en remettent à la chance (III 97. 2 et III 98. 2, par exemple). Mais de manière générale, Thucydide met moins l'accent sur la responsabilité humaine que sur un mécanisme psychologique, les effets de la chance comme facteur favorable à l'*hybris* politique (voir J. de ROMILLY, *La construction de la vérité chez Thucydide*, Paris, 1990, pp. 114-120 en particulier).

... afin qu'au lieu de n'avoir que la Fortune à la bouche et de faire des vainqueurs les favoris des dieux (μακαρίζομεν), sans chercher à comprendre (ἀλόγως), nous accordions aux généraux, en pleine connaissance de cause (κατὰ λόγον), les éloges et l'admiration qu'ils méritent¹⁷. (XVIII 28)

Mais dès le premier livre des *Histoires*, il en va de même pour ceux qui sont les artisans de leur réussite, hommes ou États, Rome ou la Confédération achaienne¹⁸, fussent-ils idéalisés comme dans le second exemple.

Représentatif de ces prises de position polémiques très claires (X 2), le cas du grand Scipion illustre également le jeu sur les points de vue : loin d'être un homme ἐπιτυχής (« favorisé par la Fortune »), qui réussit contre toute attente et avec l'aide du hasard (παραλόγως καὶ ταυτομάτῳ), il fait au contraire partie, comme Hannibal (III 48, 8¹⁹) ou Scipion Emilien (XXXI 30), de ceux qui sont sensés et savent raisonner (τῶν εὐλογίστων καὶ φρένας ἐχόντων ἀνδρῶν²⁰), mais également de ceux qui savent jouer, pour leur bien, sur les croyances d'autrui (X 2. 10-13; X 5. 4-8). Mais, précise l'historien, pour éviter à son lecteur de suivre à tort « l'opinion courante » (τῇ καθωμιλημένῃ δόξῃ περὶ αὐτοῦ²¹),

Ceux qui ne sont pas capables d'avoir une juste vue globale des occasions, des causes et des dispositions de chaque circonstance, soit par manque de jugement, soit par inexpérience et par négligence, attribuent aux dieux et aux interventions de la Fortune (εἰς θεοῦς καὶ τύχας²²) l'origine de ce qui est le produit du discernement qui procède de la réflexion et de la prévoyance (δὲ ἀγγίνοιαν ἐκ λογισμοῦ καὶ προνοίας). (Trad. É. Foulon, modifiée)²³

Dans le récit lui-même, les modalisations (οἶον, ὡς) apportées par l'historien mettent alors en évidence les fausses impressions que crée, chez ceux qui ne s'en tiendraient qu'aux apparences, un sens stratégique et tactique hors pair : ainsi, après avoir porté la guerre en Espagne, Scipion « redoute une bataille en rase campagne avec un ennemi plusieurs fois supérieur en nombre » (XIV 1.5) ; se présente une ἀφορμή, puisque les cabanes des Carthaginois sont en bois et en branchages sans terre, les cabanes des Numides de Syphax en bois et en chaume, pour la plupart à l'extérieur du fossé de retranchement (§§6-7). Il prépare donc dans le moindre détail²⁴ un incendie pour surprendre l'adversaire, avec ruse, précautions et enquête supplémentaire, et réussit : « Les

¹⁷ Trad. D. ROUSSEL (1970, Gallimard, Paris), avec une modification pour ἀλόγως.

¹⁸ I 63. 9 ; II 38. 5.

¹⁹ Ce sont l'enquête minutieuse et l'audace parfaitement calculée d'Hannibal qui expliquent ses succès, sans recours à un *Deus ex machina* (θεοῦ καὶ μηχανῆς) à la manière des poètes tragiques (παραπλήσιον τοῖς τραγωδιογράφοις).

²⁰ X 2. 7.

²¹ X 5. 9.

²² Il existe la même dualité chez Thucydide entre plans concertés et coups de chance (ainsi I 84. 4 ; II 87. 3 ; IV 18. 4 en particulier ; VI 4. 6).

²³ Paris, 1990 (les Belles Lettres).

²⁴ κατασκευῆν (XIV 1. 2 ; XIV 1. 8) ; διασκευάζων (XIV 1. 13).

cabanes semblaient faites exprès (οἷον ἐπίτηδες) pour être incendiées, comme je l'ai dit plus haut. » (XIV 4. 6). Il n'y a pourtant là que de l'intelligence tactique, et Hasdrubal a le bon sens de reconnaître précisément, derrière le hasard ou l'accident apparents (ὡς αὐτομάτως, XIV 4. 8 et ὑπολαβόντες, 5.1), « l'action audacieuse » de l'ennemi : οὐκ αὐτομάτως, καθάπερ ὑπέλαβον, ἀλλ' ἐκ τῆς (τῶν) πολεμίων ἐπιβολῆς καὶ τόλμης ἐγεγόνει τὸ δεινόν (XIV 5.5).

Mais sa faculté de πρόνοια relève également de ce que Platon appelle dans la *République* (III 414b) « le noble mensonge », mensonge politique dans l'intérêt de la cité. Car Polybe (X 2. 10-13) montre comment Scipion, tout comme Rome (VI 56) ou Lycurgue, à qui il le compare, use des croyances d'autrui et du surnaturel pour servir des desseins personnels, mais également utiles à l'État. Il se donne donc comme inspiré en songe par Poséidon, laissant croire qu'il agit μετὰ τινος [...] θείας ἐπιπνοίας. L'expression revient deux fois dans le récit, significativement assortie de ἐνεργαζόμενος αἰεὶ δόξαν τοῖς πολλοῖς ὡς (X 2. 12) et de ἐδόκει (X 5. 7), avant une variante très intéressante (μετὰ τινος θεοῦ προνοίας) dans le troisième cas (X 14. 11):

comme ils voyaient l'un et l'autre que la plupart des hommes n'admettent pas les desseins qui sortent de l'ordinaire, et n'osent pas s'exposer aux périls sans l'espoir de l'aide divine, Lycurgue, d'une part, en prenant comme auxiliaire de ses propres entreprises l'oracle de la Pythie, rendait ses conceptions personnelles plus acceptables et plus crédibles (εὐπαραδεκτοτέρας καὶ πιστοτέρας ἐποίει τὰς ἰδίας ἐπιπνοίας), Scipion, d'autre part, presque identiquement, en faisant toujours croire au peuple qu'il réalisait ses entreprises avec l'aide de quelque inspiration divine (μετὰ τινος θείας ἐπιπνοίας), rendait ses subordonnés plus courageux et plus ardents face aux périls. Mais il agissait en chaque chose avec réflexion et prévoyance (μετὰ λογισμοῦ καὶ προνοίας) et tous les résultats de ses actions se produisaient conformément à ses calculs (κατὰ λόγον). (Trad. E. Foulon)

Scipion influence donc sa mère avec un faux rêve, qui se répète, pour se présenter en même temps que son frère à l'édilité puis, une fois élu, laisse croire qu'il a commerce avec les dieux et est inspiré par eux (μετὰ τινος ἐδόκει θείας ἐπιπνοίας αὐτὸ πράττειν, X 5. 7): ainsi, au moment de la prise de Carthagène (X. 8-15), il promet à ses soldats une intervention surnaturelle, puisque Poséidon lui est apparu en songe, en taisant bien évidemment ses calculs rigoureux et sa prévision du détail, son information sur l'étang qui entoure la ville, presque partout guéable et avec un reflux à heure fixe en soirée. Malgré les difficultés, ils sont galvanisés par ses paroles (X 11. 6-8) et, au moment du reflux (X.14. 9-12), croient — et le transfert est significatif — que tout se fait μετὰ τινος θεοῦ προνοίας.

Plus significatifs encore de la position de Polybe sont les cas où aucune circonstance atténuante n'excuse un personnage, comme pour les Épirotes, en II 6-7²⁵. Polybe, comme il le fera plus précisément à propos de la guerre d'Achaïe

²⁵ Le passage est historiquement plus contestable parce qu'il n'est pas sans quelque partielle

(XXXVIII. 1-3), établit une opposition nette entre deux catégories de victimes des circonstances (II. 7) : s'il faut réserver sa pitié aux cas où l'homme est accablé par un concours de malheurs inattendus — et l'on incrimine la *Tychè* et/ou les responsables (selon la connaissance des causes) —, l'inconséquence, elle, n'autorise aucune excuse (II 7. 1-4) ; or c'est là le tort des Épirotes et la cause, aux conséquences inévitables, de leur sort, comme le marque l'abondance de termes qui dénotent le manque de jugement: ἀκρίτως et ἀφρόνως en 6. 11. ἀκρίτως à nouveau, accentué par προφανῶς en 7. 2, ἀβουλία en 7. 3, ἀγνοίας en 7. 12: αὐτοὶ τῶν συμπτωμάτων αὐτοῖς αἴτιοι γεγονότες (7. 11). Les faits rapportés (II 5. 3–6. 8) deviennent donc, avec le développement de Polybe, un exemple assorti d'un commentaire, en 6. 11 et dans tout le chapitre 7, qui incite les lecteurs à la vigilance et à la prise de conscience de leurs responsabilités.

C'est à propos de la guerre d'Achaïe que cette mise en garde s'accompagne d'une intéressante distinction terminologique qui souligne la responsabilité humaine dans l'échec. Polybe conteste l'emploi trop large qui est fait des termes ἀτυχία et ἀτύχημα pour signifier «malheur(s)» et précise le sens de ἀτυχία pour l'appliquer aux bouleversements de la guerre d'Achaïe (XXXVIII. 1-3)²⁶. Il donne ainsi une définition personnelle du terme, reprise dans une double distinction terminologique essentielle, entre, d'une part, les « catastrophes » subies (συμπτώματα)²⁷, que ne peuvent absolument pas traduire ἀτυχήματα malgré l'usage commun, et les ἀτυχήματα²⁸, malheurs qui ont pour cause l'irréflexion (ἀβουλία) et entraînent, en outre, avec eux le déshonneur et la honte; il oppose, d'autre part, selon les mêmes critères ἀκληρεῖν et ἀτυχεῖν²⁹ (XXXVIII 3. 7). La distinction se précise en fonction d'une durée, limitée pour les premiers, passant les générations pour les seconds. Deux usages du même terme sont ainsi mis en évidence : le langage commun, qui fait intervenir, avec ἀτυχία, une τύχη extérieure à l'homme, provoquant le « malheur », l'« infortune »; l'interprétation polybienne, qui reprend, certes, certains traits de cette tradition (le malheur sur au moins deux générations), mais rompt avec elle en définissant ici les responsabilités : l'homme est l'artisan de cette τύχη contraire, et de même que le succès s'explique logiquement, et non par le hasard, la chance ou la Fortune, ces malheurs, symétriquement, ont pour cause l'ἀβουλία³⁰. Dans les *Histoires*, cependant l'usage du terme est de manière générale moins strict, sinon quand il renvoie à la guerre d'Achaïe, y compris dans les premiers livres (III 5. 6). Il est appliqué à la défaite de Trasimène, due à l'incompétence de

intransigeance (voir F.W. WALBANK, *Comm.* I, p. 158).

²⁶ ἀτυχία (XXXVIII 1. 2), ἀτυχίαι (XXXVIII 1. 6).

²⁷ également συμφοραὶ (XXXVIII 1. 9).

²⁸ XXXVIII 2. 10. Voir aussi XXXVIII 2. 12 (ἀβουλία). Pour le lien (ou non) avec le déshonneur : XXXVIII 1. 8; 2. 4; XXXVIII 3. 9-10.

²⁹ ἀκληρεῖν μὲν γὰρ ἅπαντας ἡγητέον καὶ κοινῇ καὶ κατ' ἰδίαν τοὺς παραλόγοις συμφοραῖς περιπίπτοντας, ἀτυχεῖν δὲ μόνους τούτους οἷς διὰ τὴν ἰδίαν ἀβουλίαν ὄνειδος αἰ πράξεις ἐπιφέρουσι.

³⁰ Pour Aristote, au contraire, les ἀτυχήματα, παράλογα καὶ μὴ ἀπὸ μοχθηρίας, sont excusables (*Rhét.*, 1374b).

Flaminius (III 84. 13, III 85. 7)³¹, ou dans l'exemple précédemment vu des Épirotes (II 6. 1), mais avec, néanmoins, un certain flottement dans l'emploi des termes³².

1.b. Focalisation zéro et focalisation interne

Ce jeu sur des points de vue différents face à une situation donnée est constant dans les *Histoires* ; mais, faute d'avoir été identifié quand il introduit une focalisation zéro (recherche sans complaisance des véritables causes par l'historien) et une focalisation interne (croyance réelle des acteurs de l'histoire en une fatalité ou excuse commode à leur négligence), il a pu prêter à confusion. Dans le cas des Béotiens par exemple (XX. 4-7), la Fortune qui apparaît en XX. 7.2 est moins la déesse jalouse que l'on y a parfois vue³³ que, de façon analogue, l'expression, comme en style indirect libre, du point de vue commun de ceux qui déclinent toute responsabilité. Au moment de l'alliance des Béotiens avec Antiochos III, en 192 av. J. C., en effet, l'historien esquisse à grands traits la dégradation de l'état politique de la Béotie, depuis Leuctres, et il en montre les causes réelles et identifiables: non seulement l'absence d'énergie et l'abandon à la bonne chère et à la boisson (XX 4. 7), mais aussi l'erreur politique, ἀγνοίας (XX 5.1)³⁴, avec l'absence de gouvernement et de règles (§6), l'illogisme et le désordre qui ont été en s'aggravant ; si tout cela est resté relativement longtemps sans conséquences, c'est qu' « ils ont eu de la chance, si l'on peut dire (εὐτυχῶς πως) », avec dans πως une double réserve à l'égard de ce qui se dit ou vient communément à l'esprit et du risque de s'en remettre ainsi à la chance. Aussi, au moment où la situation change (§7), Polybe donne-t-il, en plus de l'opinion commune et comme en style indirect libre encore, la réaction des Béotiens à ce moment-là, logiques avec eux-mêmes en laissant le sort décider pour eux; mais, dans le texte, l'atténuation marquée par ἀλλ' ὥσπερ (ἐπίτηδες) et ἔδοξεν marque bien, à nouveau, la distance qu'il prend:

Toutefois, au cours de la période qui suivit (ἔν γε μὴν τοῖς ἐξῆς), ils ne purent échapper aux conséquences ; la Fortune, comme si elle avait voulu leur faire payer leur chance passée, sembla s'acharner durement contre eux. C'est ce que montrera la suite de notre récit (ἐν τοῖς ἐξῆς). (Trad. D. Roussel modifiée³⁵)

³¹ Mais il n'y a pas là, compte tenu des autres occurrences et de la conviction exprimée en XXXVI 17, matière à établir un lien entre un raisonnement parfaitement logique du πραγματικός και βουνεχής et la « logique globale » d'une Τυχὴ ordonnant parfaitement le monde (C. DARBO PESCHANSKI, 2007, p. 307).

³² συμφοραί (II 6. 2; 7. 2); συμπτώματα (II 7. 11).

³³ Fortune capricieuse et changeante, par exemple, pour R. HERCOT ; *Némésis* traditionnelle, jalouse du bonheur et du succès pour P. PÉDECH (1964, p. 340); de même pour F. W. WALBANK, (*Comm.* I, pp. 20-21), qui note pourtant, p. 25, le rôle essentiel des atténuations.

³⁴ Sur ce sens, voir F. W. WALBANK, *Comm.* III, p. 293.

³⁵ Nous avons ici repris la traduction de Denis Roussel, mais en la modifiant sur des points essentiels («conséquences» plutôt que «destin»; logique différente d'un enchaînement plutôt explicatif qu'adversatif; rétablissement du modalisateur ἔδοξεν): ἔν γε μὴν τοῖς ἐξῆς οὐ διέφυγον,

Même la reprise de ἐν τοῖς ἐξῆς contribue à isoler l'image et à distinguer, dans le texte, une double explication, le commentaire rationnel de l'historien et les propos ou avis communs, tandis qu'un strict jeu d'oppositions: εὐτυχῶς πῶς et ἀνταπόδοσιν ἢ τύχη ποιουμένη, d'une part, διώλισθον et οὐ διέφυγον, de l'autre, fait apparaître le danger de l'inconséquence générale. Si cet exemple ne comporte donc pas de référence de l'historien à une *Tychè* supérieure, il y a néanmoins là, nous semble-t-il, beaucoup plus que le seul recours à « un artifice rhétorique » pour condamner, dans un commentaire d'ensemble qui n'est pas exempt de partialité, une politique que Polybe n'approuve effectivement pas³⁶. Car le contraste ainsi établi entre la vraie recherche des causes et les mauvaises raisons qui sont une excuse à la négligence est, dans les *Histoires*, une constante à mettre en relation avec la volonté de former par l'histoire le destinataire de l'œuvre.

Un dernier exemple est significatif. Dans le cas des responsables romains, au moment de la tempête au large de Camarine (I 37. 3-4), Polybe, dans les paragraphes 3 à 6, ouvre et conclut clairement l'épisode, en historien, sur une explication rationnelle du désastre :

Il faut à ce sujet incriminer moins la Fortune que le commandement (ἦς τὴν αἰτίαν οὐχ οὕτως εἰς τὴν τύχην ὡς εἰς τοὺς ἡγεμόνας ἐπανοιστέον (§3)... ils reconnaissent alors leur inconséquence (τὴν αὐτῶν ἀβουλίαν) (§6).

Dans un passage qui s'ouvre effectivement sur un rejet de la τύχη (remplacée par ἀβουλία) comme cause première, la présence de trois termes dérivés de τύχη dans le corps du texte est à considérer ; car tout en montrant leur incompétence à évaluer l'ensemble d'une situation, elle traduit aussi, en focalisation interne tout d'abord, le point de vue des responsables : s'en remettant, sans suivre aucun conseil, à une Fortune favorable, ils espèrent impressionner les villes de la côte par « l'étalage de leur récent succès » (τῆ τοῦ γεγονότος εὐτυχήματος φαντασία, fin du §5) et, au moment des revers, semblent, dans un premier temps, incriminer le sort plus que la cause véritable : « ces hommes, qui étaient allés à la rencontre de grands malheurs (μεγάλοις περιτυχόντες ἀτυχήμασι) pour de minces espérances reconnaissent alors leur propre inconséquence (τὴν αὐτῶν ἀβουλίαν ἔγνωσαν) » (§6). Le passage se termine par l'intervention de l'historien, qui permet de relire ce qui précède de son propre point de vue, cette fois, avec l'analyse et la critique d'un défaut romain, nettement mis en évidence par un jeu d'oppositions entre deux champs lexicaux, celui du succès (κατορθοῦσι) et celui de la force (βία, 3 occurrences ici, et une création: βαιομαχῶσι³⁷) : l'habitude de forcer

ἀλλ' ὡσπερ ἐπίτηδες ἀνταπόδοσιν ἢ τύχη ποιουμένη βαρέως ἔδοξεν αὐτοῖς ἐπεμβαίνειν· ὑπὲρ ὧν ἡμεῖς ἐν τοῖς ἐξῆς ποιησόμεθα μνήμη.

³⁶ Voir sur ces points le commentaire *ad loc.* de J. THORNTON (*Polibio Storie*, BUR 2004, *op. cit.*), qui rapproche le passage de XV 20. 5-8 (n. 1, p. 313).

³⁷ Deux autres emplois de βαιομαχεῖν (I 27. 12; V 84. 2, pour un combat entre éléphants).

les situations. Or ce qui est remarquable, par comparaison avec le précédent passage et le choix très précis de termes appartenant précisément au champ lexical de la *Tychè*, ce sont dans l'analyse polybienne, plus large cette fois (I 37. 8-10), les variantes lexicales plus communes: ainsi, le « succès » est traduit par le champ lexical habituel de *κατόρθωμα* (et non plus par *εὐτύχημα*), tandis que, de la même manière, l'expression *μεγάλοις ἐλαπτώμασι περιπιπτουσιν* traduit l'échec (I 37. 9) ; mais celle-ci souligne, par comparaison terme à terme, l'ironie de la double variante dans l'exemple précédent (*μεγάλοις περιτυχόντες ἀτυχήμασι*), *περιτυχόντες*, fait sur le modèle de *περιπίπτοντες*, étant mis en valeur et, en outre, inapproprié avec ce complément. Ainsi, les deux acceptions de *ἀτυχήμα* sont simultanément présentes ici, excuse d'une Fortune absente pour les responsables, mais malheur dû à l'*ἀβουλία* et qui porte la honte, pour l'historien, selon la définition donnée en XXXVIII 2.

1.c. La prise en compte d'une situation et de ses revers

En privilégiant, toujours dans un but également didactique, l'aptitude de l'homme d'État ou du stratège à évaluer la situation et à réagir face à des circonstances défavorables ou imprévisibles, Polybe montre constamment que si l'on ne peut contrôler l'incident fortuit, on peut l'intégrer à l'action en cours et reprendre le contrôle d'une situation. La remarque s'applique d'abord au domaine militaire, comme on peut le voir en X 33. 4-5: le chef de l'armée doit, selon le principe connu, d'autant plus se protéger qu'il sera le seul capable, même au fort de la défaite de redresser la situation, car « ἡ τύχη (les circonstances) offre(nt) bien des occasions de réparer les conséquences des échecs » ; sans lui, en revanche, tout est perdu puisque les espérances des soldats sont suspendues au destin de leur chef. Les exemples abondent, comme en XI 15-16, où la victoire est assurée par la perspicacité et l'intelligence de Philopœmen³⁸, qui, malgré un échec ponctuel, tire profit d'une erreur stratégique et assure aux Achaïens une victoire inespérée.

L'historien souligne constamment, avec la nette différence entre qui gouverne et le grand nombre, les implications politiques de cette faculté d'adaptation. Si les réactions des peuples aux événements sont immédiates, douleur ou joie (IX. 21), que la *Tychè* fasse souffler des vents contraires ou non, selon l'image deux fois employée et qui traduit une perception commune des événements (XI 19. 5 et XXV 3), le responsable, lui, doit pouvoir se donner une vue d'ensemble, tels Hannibal qui, « à la façon d'un bon capitaine de vaisseau », reste égal à lui-même dans une situation (*περιστάσεως*) complexe ou Philippe, qui se révèle dans l'adversité, après Cynoscéphales (XXV 3. 9-10). On le voit plus significativement encore dans l'attitude du Sénat (III 118. 6): alors que dans une longue suite de revers, la mort du préteur Postumius Albinus et l'anéantissement de deux légions en Gaule Cisalpine finissent de décourager la majorité des Romains, « comme si — ὥσπερ, marqueur du point

³⁸ διὰ τὴν ἀγχινοίαν, XI 16. 4, reprenant οὐκ αὐτομάτως οὐδ' ἐκ τοῦ καιροῦ. Voir aussi XI 14. 4 et la description des mesures prises, XI. 15-16.

de vue du grand nombre — la Fortune voulait mettre le comble à ces malheurs et seconder l'ennemi dans le combat » (§6), le Sénat, lui (§§7-9), prend les mesures nécessaires et relève la situation.

Car en politique non plus, il n'y a pas, dans les *Histoires*, de hasard, providentiel ou fatal en soi. Qu'il s'agisse des individus ou des États, l'événement qui surgit (ἡ τύχη) ou le hasard (ταυτόματον) ne sont qu'un élément donné d'une situation, et ils ne se révèlent favorables que s'ils rencontrent une volonté et un effort capables de les rendre tels. Ainsi, dans l'éloge appuyé qu'il fait de Flaminius (XVIII 12. 2-4), Polybe souligne fortement l'opposition entre l'aide minime du hasard (ἐπὶ βραχὺ μὲν) et le rôle déterminant (τὸ δὲ πολὺ) de sa *pronoia*, qui peut seule faire de celui-ci un atout ; cette qualité éminemment politique est définie dans les quelques lignes qui suivent: prévoyance, certes, mais aussi vision et perspicacité politiques (πάνυ γὰρ ἀγχίνους), discernement (βουνεχῶς) et savoir-faire pour atteindre ses objectifs (εὐστόχως), tant privés que publics.

Un commentaire analogue conclut la digression consacrée aux efforts de Scipion Emilien pour se former aux trois vertus qui fondent l'autorité du pouvoir, la tempérance (σωφροσύνη), la générosité (μεγαλοψυχία, désintéressement et clémence), le courage (ἀνδρεία), et pour obtenir une reconnaissance politique (XXXI 30. 3)³⁹. De fait, le hasard (ταυτόματον) le sert, dans sa quête de μεγαλοψυχία⁴⁰, en lui donnant l'occasion de se montrer trois fois généreux; de même, pour se former au courage, il est aidé par la τύχη (les circonstances — favorables —), puisqu'il a à sa disposition des terrains pour chasser⁴¹. Mais dans une Rome marquée par une certaine avarice (XXXI 27. 10-11) et où il n'est pas le seul à faire partie de ces jeunes gens favorisés qui recevront, à l'époque augustéenne, le surnom de « rois »⁴², le mérite, comme le souligne Polybe, est le sien.

Dans ces exemples se pose cependant le problème de la traduction de τύχη: dans la mise au point de Polybe, le terme, opposé à κατὰ λόγον, pourrait se traduire par « Fortune », puisqu'il représente le point de vue de ceux qui négligent les causes logiques de chaque succès. Dans le second cas, en revanche, une telle traduction, à la différence du terme grec ou de l'italien, *fortuna*, surdétermine et fausse le sens en laissant interpréter une *Fortuna* favorable, une *Felicitas* de Scipion⁴³, ce que Polybe précisément refuse. En outre, comme

³⁹ « ... qu'on n'aille pas retirer à l'homme le mérite des succès qu'il a remportés selon toute logique (τὰ κατὰ λόγον κατορθώματα) pour les attribuer à la *tychē* (la chance), faute de connaître les causes de chacun d'entre eux. Il n'y a qu'un tout petit nombre d'entre eux que l'on doit attribuer à la chance ou au hasard (τῆ τύχῃ καὶ ταύτομάτῳ). » Sur ces trois vertus politiques, M.- R. GUELFUCCI, 2003.

⁴⁰ πολλὰ δ' αὐτῷ καὶ ταυτόματον συνήργησε πρὸς τὴν ἐπιβολὴν ταύτην (XXXI 25. 10).

⁴¹ καλὸν μὲν οὖν τι πρὸς ταύτην τὴν ἐπιβολὴν αὐτῷ καὶ διὰ τῆς τύχης ἐγένετο συνέργημα (XXXI.29. 3).

⁴² P. GRIMAL (*Le siècle des Scipions*, Paris, 1975) rappelle les chasses qu'institua ensuite Scipion Emilien dans les forêts de la Sabine et de la Lucanie. Pour le surnom de *reges*, il renvoie à Horace, *Sat.* I, 22, 86, etc., et avant lui à Plaute, *Capt.*, 92, pour peut-être le premier emploi du terme (p. 263).

⁴³ Voir la mise au point de J.-M. PAILLER (2003, annexe 2, p. 338) jusqu'à sa conclusion sur des mérites personnels qui facilitent l'œuvre de conquête. Mais elle reste ambiguë : ces mérites

dans l'exemple que nous allons maintenant examiner, ταῦτόματον et τύχη ne semblent pas présenter de grande différence. Il vaudrait donc mieux harmoniser la traduction et comprendre ici τύχη par « la chance » dans l'un et l'autre cas.

Les trois chapitres des *Histoires* qui montrent comment un simple événement (...τις πραγμάτων περιπέτεια τοιάδε) peut se révéler décisif pour modifier une situation bloquée s'ouvrent sur « le concours du hasard » (μεγάλα καὶ ταῦτομάτου συνεργήσαντος σφίσι πρὸς τοὺς περιεστῶτας καιρούς), et se concluent, avec presque la même formulation, sur celui de la *tychê*, (ἱκανοῦ τινος ἐκ τῆς τύχης γεγονότος συνεργήματος τοῖς Ῥωμαίοις). Après la décision mûrement réfléchie du Sénat d'étendre la guerre en Espagne en franchissant l'Ebre, les Romains ont pu s'établir dans un point stratégique (III 97. 5), mais ne sont ni acceptés ni soutenus par la population jusqu'au revirement soudain et à la trahison d'Abilyx, homme en vue et jusque là dévoué aux Carthaginois (III 97. 8)⁴⁴. L'exemple a été très souvent cité, mais nous voudrions insister sur la volonté de donner ici une double leçon politique à un destinataire qui, guidé dans sa lecture des événements, forge d'abord son expérience par procuration : or ce qui est nettement mis en valeur dans la réussite romaine, ce n'est pas une aide supérieure, mais bien l'exploitation politique de l'occasion qui se présente, sur fond, en outre, d'erreur politique grave. Car c'est en « mettant sous [leurs] yeux la bonté et la magnanimité des Romains en l'opposant à la méfiance et la dureté des Carthaginois⁴⁵ » (III 99. 7) qu'Abilyx, si traître qu'il soit (III 98. 3), gagne les populations indigènes à la cause romaine. Or l'attitude de P. Scipion en Espagne préfigure déjà celle de son fils⁴⁶, et la sévère critique du mode de gouvernement des Carthaginois sera alors érigée en principe (X 36. 5)⁴⁷. Quant aux deux expressions qui construisent la leçon en encadrant le texte de manière parfaitement symétrique, elles ont ici un sens sensiblement équivalent, mais sans doute avec la précision lexicale propre à Polybe : « concours du hasard » au début (III 97. 5), « concours des circonstances » (III 99. 9) en conclusion, une fois qu'elles ont été décrites et sont connues.

C'est donc plutôt, dans ces cas, la lecture que l'historien fait des événements qui, après coup, donne sens à tel ou tel hasard ou concours de circonstances, en fonction de la manière dont ils ont été exploités et de la leçon politique à faire valoir. De la même façon, l'historien distingue dans

s'inscriraient « eux-mêmes dans un "Dessein" globalement favorable à l'expansion romaine ».

⁴⁴ Conscient de la nouvelle supériorité des Romains, Abilyx trahit la confiance du général carthaginois, Bostar, en jouant un double jeu : il fait valoir à celui-ci, « un homme sans malice et doux par nature » (III 98. 5), la reconnaissance qu'auraient les Espagnols pour Carthage s'il lui permettait de rendre les enfants otages à leurs parents ; puis il fait de même avec les généraux romains, et leur livre les otages que lui a confiés Bostar. Devenu l'intermédiaire des Romains, à la demande de Publius Scipion, qui le fait en outre escorter, il rend alors les enfants et gagne leurs familles à la φιλία romaine.

⁴⁵ τιθείς ὑπὸ τὴν ὄψιν τὴν τῶν Ῥωμαίων πρᾶξι καὶ μεγαλοφυχίαν παρὰ τὴν Καρχηδονίων ἀπιστίαν καὶ βαρύτητα.

⁴⁶ X 35. 6 – 38, 6. Scipion sera même deux fois salué pour cela du titre de roi.

⁴⁷ Il y a sans doute une mise en perspective de la lignée des Scipions, mais, même si l'importance de l'événement est sans doute historiquement exagérée, la leçon politique tirée de l'expérience est, elle, fondamentale.

l'événement fortuit l'élément déclencheur qui, dans une situation de crise (IV 3. 1-3 par exemple), vient « servir » l'absence de toute conduite rationnelle, mais sans que ταῦτομάτου συνεργήσαντος ait vraiment une signification plus forte que sa variante ἐκ ταῦτομάτου. L'importance variable du hasard est alors le résultat d'une estimation que fait l'historien, en fonction de sa lecture de la situation (βραχέα ταῦτομάτου σφίσι συνεργήσαντος pour les Étolieus (IV 3. 4), συνήρησε γὰρ μεγάλα καὶ ταῦτόματον ἐν τῷ καιρῷ τούτῳ (XV 29. 5) dans le cas de l'émeute d'Alexandrie, au contraire) ou en fonction de la reconstitution chronologique des faits, comme l'indique la variante: Τοῦ δὲ ποιεῖν αἶμα καὶ φόνους ἐγένετό τις ἐκ ταῦτομάτου καταρχῇ τοιαύτη (XV 33. 1).

Le rôle décisif des hommes sur l'événement a néanmoins ses limites, et en sachant s'adapter aux circonstances, l'homme d'action doit pouvoir, logiquement mais aussi moralement, reconnaître et admettre celles-ci, prévoir les revers autant qu'une issue favorable (XI 2. 5-6), et rester fidèle à lui-même. Ainsi Hamilcar Barca (I 62. 3-6) sait céder devant les circonstances (πάνυ νουνεχῶς καὶ πραγματικῶς εἴξας τοῖς παροῦσιν), ravalier sa colère contre l'abus romain après la guerre des mercenaires et préparer sa revanche en Espagne. Son fils Hasdrubal choisit la mort, en dernier recours, à la bataille du Métaure : « lui coupant toute issue⁴⁸, la τύχη le réduisit à une situation extrême », et Polybe le donne en exemple (XI 2. 11).

Mais ce dernier passage montre aussi plus particulièrement l'ambiguïté du terme τύχη où deux sens sont simultanément perçus en grec, « Fortune » ou simplement « circonstances (contraires) », et il n'y a pas ici nécessité de trancher. Car, indépendamment du succès ou de l'échec de l'action, ces exemples proposent en modèles des hommes capables d'accepter « les revirements du sort » (τὰς ὀλοσχερεῖς μεταβολὰς τῆς τύχης)⁴⁹ et d'aller jusqu'au bout de ce qui dépend d'eux. Il n'y a cependant là d'autre philosophie qu'un sens de l'honneur (XI 2. 10), et il n'est pas indifférent que la lutte contre la τύχη, perdue d'avance et en toute conscience, soit posée en termes militaires. Deux points de vue de Polybe lui-même semblent alors coexister, sans être contradictoires : celui de l'historien, qui déduit des faits une situation contraire (« vaincu par les circonstances ») ; celui du moraliste, qui y reconnaît, de longue tradition, les limites du génie d'un homme, parce qu'il n'est qu'un homme (« vaincu par la

⁴⁸ ἐπεὶ δὲ ... ἡ τύχη συνέκλεισε πρὸς τὸν ἔσχατον καιρὸν. Le choix même du préverbe (συν-) traduit ici la situation désespérée d'Hasdrubal. Sur la très grande précision du vocabulaire de Polybe qui va jusqu'à créer διακλείειν, sur le modèle latin, pour traduire toutes les nuances de « enfermer », « couper une retraite », voir M. DUBUISSON, 1985, p. 158 sq.

⁴⁹ VI 2. 6, pour mesurer le relèvement romain après Cannes: « parce qu'on estime que l'unique pierre de touche de la perfection chez un homme, c'est qu'il sache supporter avec grandeur et noblesse les changements radicaux de la fortune (τὰς ὀλοσχερεῖς μεταβολὰς τῆς τύχης). Or il faut considérer une constitution de la même façon. » (Trad. R. WEIL, Paris 1977, Les Belles Lettres).

Fortune »). On le voit plus nettement dans l'éloge d'Épaminondas, loué pour son sang-froid et sa maîtrise des situations, mais « vaincu par la τύχη » (τῆς δὲ τύχης ἦττω). Or, contrairement aux cas précédemment vus, où Polybe refuse que ses sources expliquent par la τύχη des résultats obtenus δι' ἀγχινοίαν ἐκ λογισμοῦ καὶ προνοίας (X 5. 8), l'historien lui-même accepte ici les termes des historiens antérieurs (IX 8. 13) ; mais ce qu'il considère alors, ce n'est pas un résultat, qui devient même indifférent⁵⁰, mais bien la qualité politique et morale de ceux qu'il donne en exemples aux dirigeants comme aux futurs politiques.

C'est peut-être en raison de cette proximité des éloges conjoints d'Hannibal⁵¹ et d'Épaminondas, d'une part, et de la double acception possible du terme τύχη dans ces lignes, d'autre part, que le terme a été surdéterminé dans l'ensemble du passage. En effet, la place faite à une théorie finaliste dans les *Histoires* a donné plus d'importance au hasard qui sauve Rome quand Hannibal est à ses portes (γίνεται παράδοξόν τι καὶ τυχικὸν σύμπτωμα)⁵²— deux fois souligné ensuite par αὐτομάτως (IX 6. 7) et διὰ τὰς ἐκ ταῦτομάτου περιπετείας (IX 9. 3) — qu'à la présence d'esprit et à l'action des consuls romains, qui mettent en échec les plans d'Hannibal, ou à la ténacité et au courage des Romains (IX 9. 8 en particulier)⁵³. Aussi, sans nier le fait que, d'un autre point de vue, Polybe propose une lecture et une interprétation globales des faits historiques, et affirme, par exemple, qu'Hannibal ne pouvait qu'être vaincu par Rome (XI 19. 6-7) — mais pour des raisons politiques, nous y reviendrons en dernière partie —, le hasard présent ici n'est-il pas différent des autres cas examinés précédemment.

Le hasard et la τύχη n'interviennent donc pas comme des causes extérieures et supérieures à l'action humaine, mais représentent, avec l'événement qui surgit, un élément d'évolution des faits en fonction, Polybe y insiste, de la réaction humaine. Ils permettent ainsi de mesurer une aptitude d'adaptation au monde, politique ou morale, en particulier quand

⁵⁰ «Je souhaite en effet que le souvenir de certains faits et le spectacle d'autres leur inspirent de l'émulation <pour des actions qui, paraissant> avoir un côté extraordinaire et dangereux, comportent au contraire une audace qui est la sécurité même, une conception qui mérite l'admiration, un choix qui est à jamais mémorable et glorieux, qu'elles aient réussi ou échoué, indifféremment, dès lors qu'il s'agit d'actions conduites avec intelligence.» (IX 9. 10, Trad. R. WEIL, Paris, 1982, Les Belles Lettres).

⁵¹ Vaincu par la tournure imprévisible des événements (IX 6. 5-7), il échoue devant Rome (IX 6. 5-7. 1) et manque de peu la prise de Rhégion, après avoir fait tout ce qu'il devait (IX 9. 1-5). A Zama, l'éloge est le même, l'échec d'Hannibal étant exemplaire de la condition humaine (XV 16. 5-6), quand le hasard (ταῦτομάτου) est contraire (ἀντέπραξε) et quand, «selon le proverbe, un grand homme rencontre (ἀντέτυχεν) plus fort que lui», le préverbe mettant deux fois l'accent sur l'adversité.

⁵² La présence à Rome d'une légion en armes nouvellement recrutée et la sélection d'une seconde légion (IX 6. 5).

⁵³ P. PÉDECH, 1964, p. 343: « on peut voir seulement dans les faits de hasard (τυχικὸν σύμπτωμα) des cas plus étroits et plus immédiatement palpables de l'intervention de la fortune dans les affaires de l'univers ».

il faut s'incliner devant les circonstances. Dans ce cas précis, néanmoins, Polybe retient également la connotation morale traditionnelle de la τύχη (la Fortune), rappel des aléas et des limites de la condition humaine, comme dans le cas de Philopœmen (XXIII 12. 3-4)⁵⁴, et mise en garde contre la griserie du succès. En revanche, pour un renversement du sort qui tiendrait à une cause humaine, il laisse l'excuse facile d'une intervention supérieure à ceux qui refusent de faire ce qu'il faut. Aussi, dans un monde où la *Tychè* est constamment présente, dans les monuments, la statuaire, les monnaies, et où le souverain hellénistique a sa *Tychè*, comme de nombreuses cités, le paradoxe de l'œuvre semble-t-il plutôt être l'absence d'allusion, dans l'œuvre, aux *Fortunae* locales, alors que trois temples sont dédiés à la Fortune pendant le séjour à Rome de l'historien⁵⁵, et l'importance donnée, au contraire, à l'action et à la responsabilité humaines⁵⁶.

2. Le point de vue de l'honnête homme et les mises en scène de l'historien

Il est quelques cas cependant qui paraissent infirmer les analyses précédentes. Faisant référence à la *Tychè*, Polybe semble, en effet, y partager la réaction première de l'honnête homme, si l'on peut dire, comme si lui-même ne pouvait constamment aller jusqu'au bout d'une analyse purement rationnelle ou assimiler illogisme et échec, en excluant complètement toute idée d'une intervention supérieure. Mais l'ambiguïté n'existe que si l'on ne prend pas garde aux atténuations explicites qui, dans le même temps, identifient l'opinion commune et/ou marquent clairement, en l'absence de toute explication logique ou morale, une aporie de la raison. Ainsi, face à l'injustice, le sort qui frappe les Abydiens ou, au contraire, la belle mort de Lykiscos, « un homme détestable pourtant — κάκιστος ὄν... » (XVI 32. 5 ; XXXII 4. 3), par exemple, ou devant les malheurs qui frappent, comme à juste titre cette fois, la Macédoine et la Syrie, coupables envers le jeune Ptolémée (XV 20. 5 et 8), Polybe fait état de la réaction commune, dictée par l'émotion, et qui exclut donc la recherche des causes⁵⁷. Mais elle est précisément signalée, dans le texte, par l'emploi de τίς, τις ou τοὺς πλείστους et par des modalisateurs: οἷον ἐλεήσασα (XVI 32. 5), εἰκότως (XV 20. 5; XXXII 4.3), ou l'optatif, par exemple⁵⁸. Il faut donc distinguer, ici, entre ce qui serait une croyance de l'historien en une justice vengeresse, à l'action parfois

⁵⁴ La morale traditionnelle est soulignée par κατὰ τὴν κοινὴν παροιμίαν, assorti de ἀλλὰ μοι δοκεῖ. On notera aussi l'autre modalisateur (δόξα). Voir, au contraire, dans la suite d'une interprétation ancienne (R. HERCOD, p. 113), C. DARBO-PESCHANSKI, 2007, p. 306.

⁵⁵ WARDE FOWLER, 1903, p. 446.

⁵⁶ Lisible aussi dans une citation répétée d'Euripide (I 35. 4 ; VIII 3. 3) et ses adaptations (VIII 7. 7 et IX 22. 1).

⁵⁷ Voir II 7. 1: « Si des hommes tombent de façon imprévue dans quelque dommage, on n'accuse pas les victimes mais la Fortune et les auteurs du mal ».

⁵⁸ οὐ μὴν ἀλλὰ τίς οὐκ ἂν εἰκότως τῇ τύχῃ μεμνῆμενος (XV 20. 5); διὸ καὶ μάλιστα ἂν τις... μέμνηται τῇ τύχῃ (XVI 32. 3); ὥστε τοὺς πλείστους εἰκότως ὀνειδίσειν τῇ τύχῃ... (XXXII 4. 3). De même en IV 81. 5 (...ἂν τις φήσειε).

capricieuse, à l'œuvre dans l'histoire, et l'expression de la réaction générale à certains faits, qui peut être aussi celle de Polybe lui-même. Ainsi, dans le dernier exemple (XV 20), il compte bien faire partager à son lecteur une indignation naturelle qui est aussi la sienne, en le prenant à témoin : *τίς οὐκ ἄν θαυμάσειε...*, « qui ne s'étonnerait...? » (§1), *τίς οὐκ ἄν ἐμβλέσας... αὐτόπτης δόξειε γίνεσθαι* : « qui, en jetant les yeux (sur ce traité), ne croirait...? » (§4), *τίς οὐκ ἄν εἰκότως τῇ τύχῃ μεμψάμενος... ἀντικαταλλαγεῖη* : « qui n'aurait naturellement adressé des reproches à la Fortune mais se sentirait réconcilié avec elle...? » (§5)⁵⁹. Mais ce n'est pas en tant qu'historien qu'il intervient alors.

Quant aux apories de la raison devant des conduites humaines incompréhensibles, (XXXVI 17. 12-15), elles sont signalées au destinataire par l'emploi de termes d'une autre famille que celle de *τύχη*, celle de *δαιμόνιον* (dont *δαιμονοβλάβεια*, en hapax), pour signifier une déraison (*ἀλογιστία*) qui dépasse l'entendement (XXVIII 9. 5)⁶⁰. Ces termes traduisent ce qu'une conduite a de positivement irrationnel dans l'unique cas du pressentiment de Nestor le Crôpien, de sacrilège le plus souvent (XXXI 9. 1-4). *Δαιμόνιον* désigne en outre une divinité vengeresse, mais dans des propos rapportés ou commentés (XII 12b. 3 et 23. 3). De même la référence à une causalité que peuvent établir les croyances populaires, comme la colère des dieux punissant les crimes, est modalisée par l'optatif (XXXVI 17) ou par *δοκεῖν* (XXXII 15. 14).

Reste l'un des passages qui a le plus surpris, malgré le dessein moral⁶¹ qui y est annoncé d'emblée puis explicité: le récit des dernières années de Philippe V (XXIII 10)⁶², les dernières années du roi se prêtant effectivement, du reste, à une construction dramatisée. Polybe y transforme Philippe en héros tragique, et la contradiction entre la manière ainsi adoptée et les reproches de méthode que l'historien fait à Phylarque (II. 56), a été à ce point soulignée qu'elle a parfois occulté ce qui pouvait motiver ce choix formel, pourtant très fortement signalé. Nous voudrions donc examiner la manière dont Polybe fait apparaître la leçon politique dans la facture du texte et dans le jeu de rappels internes qu'il tisse dans l'œuvre.

Ce fut comme si la Tychè, voulant châtier Philippe pour toutes les impiétés et tous les forfaits qu'il avait commis tout au long de sa vie, attacha alors à ses pas les Furies, les déesses du châtement et les dieux justiciers, vengeurs de ses victimes (τῶν δι' ἐκεῖνον ἡτυχηκότων) ; présents nuit et jour à ses côtés, ils lui infligèrent de tels tourments jusqu'à sa dernière heure que tout le monde put reconnaître l'existence de "l'œil de la

⁵⁹ Sur cette ambivalence de *τίς* ou *τίς*, Polybe ou son lecteur, voir M.-R. GUELFUCCI, 1994, pp. 242-245.

⁶⁰ XXVIII 9. 4; XXXVI 17. 16: renforcé par *μῆνιν ἐκ θεῶν*, mais modalisé (*διόπερ ἄν τις... εἴπειε*). Cela n'exclut pourtant nullement la virulence devant des conduites politiques qu'il réproche (comme le montre le dernier exemple).

⁶¹ Voir F. W. WALBANK, 1985 [1938], pp. 210-223.

⁶² Sur la méfiance des historiens, par exemple E. S. GRUEN, 1974, p. 223; E. WILL, *Histoire politique du monde hellénistique* (323-30 av. J.C.), tome II, Nancy, 1982, p. 254.

Justice”, comme le dit le proverbe, Justice qu’il ne faut jamais mépriser quand on n’est qu’un homme. (§2-3)⁶³.

Le drame est clairement structuré en trois épisodes⁶⁴, la *Tychè* deux fois désignée comme metteur en scène, au § 12 (τρίτον δ’ ἡ τύχη δρᾶμα... ἐπεισήγαγεν) et au §16 (ἀναβιβαζούσης ἐπὶ σκηνήν), et le destinataire explicitement averti de la construction dramatique par des modalisateurs, remarqués de longue date (καθάπερ γὰρ ἂν εἰ (§2), τίς οὐκ ἂν εἰκότως ὑπολάβοι θεῶν τινων αὐτῶ μῆνιν εἰς τὸ γῆρας κατασκήσαι... (§14), τῆς τύχης ὡσπερ ἐπίτηδες ἀναβιβαζούσης ἐπὶ σκηνήν, §16). Malgré une telle présentation, néanmoins, les trois épisodes font eux-mêmes référence à des éléments précis: un transfert de populations pour remplacer, en cas de guerre, certains éléments peu sûrs des cités du littoral, envoyés en Emathie, par des Thraces dévoués au pouvoir (§§ 4-7) ; l’arrestation des enfants des opposants éliminés (§§ 8-11); la rivalité entre ses fils (§§ 12-13)⁶⁵. Polybe part donc des difficultés politiques du roi qui, tout à la préparation de la guerre contre Rome, rencontre un double obstacle: une opposition intérieure et une querelle dynastique, Rome soutenant Démétrios contre Persée, l’héritier en titre (XXIII 3 ; XXIII 7).

Les éléments mis en valeur — qui soulignent les erreurs politiques — sont instructifs et ressortent encore davantage si l’on confronte le texte avec celui de Tite-Live (XL 3. 1 – 16. 3), qui ne présente ni la même sobriété ni la même économie de moyens: Polybe marque la réprobation de l’opinion, manifestement hostile au roi (οὐκέτι λάθρα μόνον, ἀλλὰ καὶ φανερώς) avec l’indication des appels manifestes à la vengeance divine ; en outre, par le travail de la phrase et la triple reprise du même adjectif ἐπιφανής, il souligne non seulement la rupture entre le roi et les populations, mais entre le roi et les personnages les plus influents⁶⁶, ainsi que la compassion générale envers ceux-ci, soulignée par la construction en chiasme des deux adjectifs (ἐπιφανῆ καὶ τὴν τούτων ἀτυχίαν συνέβαινε γίνεσθαι καὶ παρὰ πᾶσιν ἐλεεινῆν); les tourments de Philippe face à la rivalité de ses deux fils apparaissent, enfin, comme une sorte de punition méritée et différée de ses crimes passés, si l’on

⁶³ Sur les allusions tragiques, le rapprochement voulu de Philippe avec Oreste poursuivi par les Furies, voir R. VON SCALA, 1890, pp. 80-83 ; F.W. WALBANK, *Comm.* III, p. 229 et p. 230 (utilisation d’un proverbe qui peut avoir son origine dans la tragédie).

⁶⁴ πρῶτον μὲν... (§4), μετὰ δὲ ταῦτα (§8), τρίτον δ’ ...δρᾶμα... (§12).

⁶⁵ De l’année 185 av. J.-C. (le passage se situant en 182) jusqu’à la mort du roi dans l’été 179 (suggérée en XXIII 10. 3), la tension politique avec Rome ne cesse de s’aggraver : griefs de Philippe, persuadé d’avoir été lésé d’abord au profit des Étoliens, puis dans ses litiges territoriaux (obligatoirement soumis à l’arbitrage romain) avec les Grecs et avec Eumène (XXII 6 ; et 13-14, XXIII 1-3; 8; 10, 4-7); préparation de la guerre contre Rome, avec des mesures de restauration intérieure et une politique de transfert de populations (XXIII 10. 4-5) qui l’incite à étendre la Macédoine vers le nord (XXIII 8 et 10. 4-5) ; conflit dynastique enfin.

⁶⁶ Déportation depuis les cités les plus en vue (ἐπιφανεστάτων) de la côte (§4), emprisonnement des fils de ceux qu’il avait fait périr (§11), et qui sont eux-mêmes des hommes en vue (δυνάτων δὲ τῶν πλείστων ἐπιφανῶν).

pense, par contraste, au modèle que représente politiquement, pour Polybe, la famille d'Attale face aux tentatives romaines de division⁶⁷.

Il n'en reste pas moins que la forme choisie est insolite. En recourant très ostensiblement dans le passage à la figure traditionnelle de la *Tychè* comme *Némésis* et à la métaphore d'une *Tychè* metteur en scène, Polybe objective, tout d'abord, la crise de conscience du roi devant l'impopularité croissante ; dans le même temps, la figure de la *Tychè* lui permet de mettre en évidence, pour son destinataire, le drame moral intérieur et les tourments de Philippe comme de reproduire, en focalisation interne cette fois, la hantise du coupable. Le choix et la reprise des termes du passage tissent nettement, en effet, le lien entre les actions de Philippe et ses angoisses, comme si Philippe lui-même pouvait l'établir : rappel de ses entorses à la justice, divine et humaine, tout au long de sa vie — πάντων τῶν ἀσεβημάτων καὶ παρανομημάτων (§2), παρανομίας (§14) —, jeu sur *Tychè* et les termes de même famille dans chaque épisode, comme pour rendre plus forte l'impression d'une justice inéluctable: τῶν δι' ἐκεῖνον ἡτυχηκότων, pour désigner l'ensemble de ceux qui ont eu à souffrir de Philippe (§2), ἀτυχίαν des victimes dans le second épisode (§11), ἀτυχίαις lié à παραχαίς (§14) pour indiquer les propres tourments de Philippe. La concordance des faits, coïncidence troublante (κατὰ τὸν αὐτὸν καιρὸν... au §12 et ἐν ἐνὶ καιρῷ au §16), ajoute encore à l'angoisse. Quant au drame moral, accru par la permanence du malaise⁶⁸, il est rendu par la référence à la métaphore proverbiale (§3) de « l'œil de la Justice » qui voit tout et punit les crimes — et n'est sans doute ici que l'obsession d'une conscience torturée⁶⁹—, mais également par le choix des verbes, si imagés que Polybe lui-même atténue le second : ἐστροβεῖτο... περὶ τούτων διανοούμενος (§13), (§14), διὰ ταῦτα τῆς ψυχῆς οἰοεὶ λυττώσεως (§16). Si l'on y regarde bien, il n'y a pas de grand changement, dans la méthode, entre la façon dont Polybe dramatise, en VII 12, la crise de conscience de Philippe V jeune, déchiré entre deux conseillers et deux tendances de son caractère, et les tourments de Philippe âgé; la différence due au ton et à la forme du passage peut s'expliquer, en partie, par cette différence d'âge, âge que le texte souligne plusieurs fois, de façon générale au début du passage (§2), de façon très marquée dans le dernier épisode et liée aux indications des images qui le hantent — κατὰ τὸν ἐξῆς βίον et γηράσκων (§13), εἰς τὸ γῆρας (§14). Psychologiquement, la peinture est vraisemblable: Philippe peut se sentir plus vulnérable si l'on songe, par exemple, au Céphale

⁶⁷ XVIII 41. 10; XXII 20 et XXXII 8. 6; XXX 1 et 2, avec l'échec des Romains dans leur effort de désunion. Tout apocryphe qu'il est, l'exercice d'école qui figure à la suite (XXIII. 11) met bien en valeur le contraste.

⁶⁸ On note la répétition de νύκτωρ καὶ μεθ' ἡμέραν (§§ 3 et 13). Des tourments analogues, quoique nettement moins dramatisés, assaillent les traîtres (XVIII 15. 12-13) pour les mêmes raisons profondes (réputation qui fait leur châtement – φήμη τιμωρός, §12 –), avec la conscience de l'hostilité et de la haine qui les entourent (§13) : angoisses, de jour comme de nuit, cauchemars qui troublent leur sommeil (§13).

⁶⁹ *Hist.*, XVIII 43. 13 : « Car il n'y a pas de témoin plus redoutable ou d'accusateur plus terrible que la conscience qui réside en l'âme de chacun. »

devenu plus inquiet de la *République* de Platon⁷⁰. En ce sens, l'indication du §14 : « devant son âme confrontée à de tels malheurs et de tels tourments, qui n'imaginerait naturellement que la colère de certains dieux... », indication qui fait suite aux inquiétudes supposées du roi au sujet de ses enfants, peut être aussi bien, avec l'interrogatif τίς, la réaction du témoin — le lecteur — que celle de tout homme, comme nous l'avons vu précédemment, ou de Philippe lui-même.

L'emploi de λυττώσης, néanmoins, introduisant l'image de la rage et de la démence, est d'autant plus intéressant que le terme est employé une première fois par Polybe en V 11. 4, au moment des premiers sacrilèges de Philippe⁷¹, dans un passage qui établit la différence entre l'attitude politique véritable, la mansuétude du vrai roi, et la folie du tyran qui rend coup pour coup, sans réfléchir à l'avenir. Or, si Philippe est le seul que Polybe dépeint avec une telle intensité, c'est sans doute parce qu'il représente peut-être pour l'historien un regret, en tout cas l'exemple par excellence, pour les futurs hommes d'État, de l'échec tragique d'une politique: au début de son règne, en effet, il apparaît — au moins dans l'interprétation qu'en donne Polybe — comme le roi le plus proche de la figure royale idéale définie au livre VI, paraissant juste et accepté comme tel⁷², celui que les Crétois avaient choisi pour les gouverner en raison de sa justice (VII 11. 9). Mais Polybe montre comment, au lieu de s'assurer l'appui des Grecs pour réaliser ses ambitions de conquête contre Rome, Philippe, bien avant Cynoscéphales (XV 24. 6), déconsidère son pouvoir; sa conduite à l'égard du jeune Ptolémée préfigure une politique de même nature à l'égard des Grecs: sacrilèges, violations du droit, asservissement des cités. En accumulant ainsi tous les crimes possibles⁷³ (impiétés, perfidies, injustices), il voue à l'échec la guerre qu'il mène, conduite sous l'effet d'une passion dévorante; les termes du registre de la démence scandent, en effet, son action jusqu'à Cynoscéphales: μανικόν (XV 24. 6), μανιώδη γινόμενον (XVI 10. 1) pour le caractériser, μανίας ἔργον (XVIII 3. 8), pour marquer sa perfidie, son manque de générosité et sa folie dans la destruction des territoires traversés lors de sa retraite; c'est parce qu'il apparaît — selon le jugement général sur sa politique avant sa défaite — comme un homme sans foi ni loi, πάντων... ἀπιστότατος καὶ παρανομώτατος (XXV 3.9), que Rome a pu, au contraire, se poser en libératrice de la Grèce (XVIII 46. 14). Trop provisoires, la leçon de la défaite et la modération (citée en XXV 3⁷⁴) n'empêchent pas Philippe, en 185, de reprendre son projet de

⁷⁰ *Rép.*, I, 330d-e: « quand un homme croit sentir les approches de la mort, il lui vient des craintes et des inquiétudes sur des choses qui auparavant le laissaient indifférent [...]; ... en tout cas, son âme se remplit de défiance et de frayeur; dès lors il repasse et il examine les injustices qu'il a pu commettre. S'il trouve dans sa conduite beaucoup d'iniquités, il se réveille souvent de son sommeil, comme les enfants, il a peur et vit dans une affreuse attente; [...] » (Trad. E. CHAMBRY, Paris 1959, Les Belles Lettres).

⁷¹ Il revient à propos de l'attitude sacrilège de Prusias sur le territoire de Pergame (XXXII 15. 8).

⁷² Sur le lien politique entre gouvernant et gouvernés, M. -R. GUELFUCCI, 2003, pp. 278-279.

⁷³ Sur le classement de tous les crimes en trois catégories et leur définition, voir XXXVI 9. 15, à propos de Rome.

⁷⁴ ὅτε δὲ πάλιν τὰ τῆς τύχης ἀντέπνευσε, πάντων μετριώτατος.

conquête, mais en renouvelant d'abord contre les Grecs puis contre ses propres sujets les mêmes erreurs; contraint par Rome à se retirer des cités de Thrace, il assouvit sa colère, ὀργήν (§2), θυμόν (§7), sur la cité du littoral thrace de Marônée, et compte sur la peur pour obtenir le silence de la population (XXII 13. 11). En XXIII 10 l'échec général apparaît dans un raccourci saisissant, avec des erreurs comme en surimpression, celles du moment renvoyant aux mêmes fautes plus anciennes, ἀσεβημάτων marquant les sacrilèges envers les dieux⁷⁵, παρανομημάτων, les violations du droit.

Ce n'est pas la seule fois, dans les *Histoires*, où Polybe voit dans la dramatisation un moyen de mieux faire comprendre une leçon : c'est en tout cas ainsi qu'il interprète en partie la religion romaine, avec la crainte bénéfique des dieux (ἐκτετραγώδηται καὶ παρεισῆκται, VI 56. 8; τῆ τοιαύτη τραγωδία, VI 56. 11), la cérémonie des *imagines* (θέαμα, VI 53. 9 et 10) ou le spectacle du triomphe (ἐκτραγωδήσαι, VI 15. 7), avec leur action utile sur les esprits. Son dessein — loin de tout examen de la pertinence de sa position — est plus explicité dans les deux autres emplois de la même métaphore d'une *Tychè* metteur en scène, à propos des Étoliens (XI 5. 8) ou des Rhodiens (XXIX 19.2), qui fait apparaître sur son théâtre (ὥσπερ ἐπίτηδες ἀναβιβάζουσιν ἐπὶ τὴν ἐξώστραν dans le premier cas, ἐπὶ σκηνὴν dans le second) leur erreur politique (τὴν ἄγνοιαν), pour qu'ils instruisent autrui. Il est clairement exprimé, enfin, en XV 20. 5-8, dans un passage analogue pour le fond et par le soin apporté à sa construction rhétorique : Polybe y montre l'impudence criminelle de Philippe et d'Antiochos III à l'égard de Ptolémée V, jeune orphelin: dans un texte qui s'ouvre sur trois interrogations oratoires (§§ 1, 4, 5): « Qui ne s'étonnerait...? », il stigmatise l'impiété des deux rois (τῆς πρὸς τοὺς θεοὺς ἀσεβείας), leur cruauté (τῆς πρὸς τοὺς ἀνθρώπους ὀμότητος), leur cupidité (τῆς ὑπερβαλλούσης πλεονεξίας), au §4, avant de conclure sur le juste châtement du sort (§5):

elle (la Tychè) a, en faisant un exemple avec les rois dont il est question, offert aux responsables futurs un très bel exemple pour qu'ils aient une meilleure conduite (τοῖς δ' ἐπιγενομένοις ἐξέθηκε κάλλιστον ὑπόδειγμα πρὸς (ἐπ)ανόρθωσιν τὸν τῶν προειρημένων βασιλέων παραδειγματισμόν.

Mais si la structure marque l'indignation naturelle et commune devant une telle attitude, la fin témoigne clairement, avec le jeu sur ὑπόδειγμα et le caractéristique παραδειγματισμόν, du dessein de l'auteur. Ainsi, dans la leçon des *Histoires*, la figure de la *Tychè*, sciemment dramatisée, vient sanctionner très ostensiblement⁷⁶ pour Philippe, mais comme pour toute hégémonie, l'erreur logique (l'abandon au choix du moment et l'absence de gouvernement concerté) et l'erreur morale, la démesure et les manquements

⁷⁵ Il est atteint d'une sorte de frénésie (οἶον εἰ λυτῶντι τῷ θυμῷ) contre les sanctuaires de Pergame (XVI 1). Voir le très important commentaire politique de Polybe lors de la première attaque de Philippe contre Thermos (V 11) et le jugement de «totale déraison (τῆς πάσης ἀλογιστίας)» à propos des sacrilèges de 207 (XI 7. 3).

⁷⁶ ἐξέθηκε. Pour παραδειγματισμόν, voir notamment VI 38. 4; XXX 8. 8.

d'un pouvoir qui ne s'attache qu'à un objectif temporaire, et ne mesure pas les conséquences de ses actes sur la relation de pouvoir elle-même et l'attitude de ceux qu'il gouverne. Si Philippe échoue dans le projet de conquête universelle qui le dresse contre Rome (XV 20. 6-8; XXII 7-8; XXIII 10), ce n'est pas parce que Rome est prédestinée à l'hégémonie, mais parce que, tout comme les hégémonies passées, ou Carthage (X 36. 5-7) ou, après lui, Persée (XXIX 20), il ne pourrait conduire cette hégémonie dans l'intérêt collectif (VI 6. 10-11). Mais le même risque existe pour Rome si elle n'y prend garde (XXXVIII 21). C'est ce lien intime entre *Tychè*, morale et politique, apparent dans la citation commentée de Démétrios de Phalère sur la mutabilité de la Fortune et la succession des empires (XXIX 21), qu'il reste à examiner. Nous le ferons en nous interrogeant sur l'exceptionnelle unité de l'œuvre, si forte qu'elle reste perceptible malgré l'état fragmentaire, et en considérant — ce que l'on ne fait pas — l'historien à l'œuvre dans son texte.

3. La Τύχη, la marche de l'histoire et les *politeiai*

Polybe, on le dit trop peu, étudie l'ascension du pouvoir romain en scientifique⁷⁷, et Rome, dans les *Histoires*, est d'abord pour l'historien un objet d'étude, non seulement pour sa conquête de l'hégémonie, mais également pour le maintien, plus difficile, de ce pouvoir sur le monde (III 4)⁷⁸. C'est donc en théoricien politique qu'il examine les atouts de Rome dans la conquête, la *politeia* surtout. Or la *politeia* ne renvoie pas seulement à une définition institutionnelle, mais également aux mœurs d'un Etat, les ἔθη (VI 47. 1-2)⁷⁹. Les valeurs politiques et morales fondamentales sont elles-mêmes définies: la modération et le courage pour tout citoyen, et pour le gouvernant, homme ou Etat, la μεγαλοψυχία, le désintéressement et la clémence, les trois vertus politiques auxquelles, précisément, se forme Scipion Emilien⁸⁰. Établi au livre VI, le schème de dégénérescence des régimes pose un agent de corruption unique, la *pleonexia*, qui, donnant la prédominance à l'intérêt propre sur l'intérêt collectif, a lui-même un double effet : l'amoindrissement général des valeurs, la dégradation d'un pouvoir politique reconnu et accepté, qui devient un gouvernement tyrannique rejeté. Le palliatif, pour retarder, sans pouvoir l'écarter, la dégénérescence des civilisations inscrite dans la nature humaine, est, aussi bien en politique intérieure qu'extérieure, la compensation (au sens étymologique) des pouvoirs — constitution mixte pour Rome, comme pour

⁷⁷ Voir IX 2. 4-5, pour le traitement des événements, μεθοδικῶς.

⁷⁸ L'unité de la pensée politique des *Histoires* n'a sans doute pas été assez soulignée ; nous n'en précisons ici que les grandes lignes, en nous permettant de renvoyer pour le détail à certains de nos articles.

⁷⁹ «J'estime qu'il y a dans toute constitution deux éléments fondamentaux (δύ' ἀρχαίς), qui commandent notre préférence ou notre aversion pour les qualités et les structures de la constitution: ce sont les mœurs (ἔθη) et les lois (καὶ νόμοι).» Trad. R. WEIL

⁸⁰ M.-R. GUELFUCCI, 2003.

Lacédémone ou Carthage, équilibre des puissances⁸¹. Or, incontestée après Pydna, la puissance romaine doit, loin de toute compensation des pouvoirs (I 82. 2-4 et XXIV 13. 1-4), éviter la tendance tyrannique en restant fidèle à ses principes et veiller autant que possible à privilégier l'intérêt collectif, faute de quoi elle est destinée à décliner et céder la place, tout comme Lacédémone et Carthage avant elle⁸². Il s'agit donc (et le but des *Histoires* est, en cela, également moral) d'instruire par l'histoire et de former les destinataires essentiels, les (futurs) hommes d'État, par des commentaires en forme comme par tout un jeu de rappels internes qui, à travers des exemples commentés, forgent une expérience et tissent la leçon⁸³. Ainsi, ajoutés au projet initial (l'examen de la conquête de l'hégémonie par Rome), les dix derniers livres doivent permettre au lecteur de porter un jugement sur l'exercice de cette hégémonie (III 4. 6-9) et de prendre, s'il est un homme d'État, les mesures correctives nécessaires, à l'exemple de Scipion Emilien.

Quel est dès lors le rôle de la *tychê*? Elle intervient d'abord dans le rappel des principes et la mise en garde contre certaines dérives, ressortant de contrastes voulus: éloge, dans le bilan de la première guerre punique, des valeurs civiques romaines (courage, obstination tenace, dévouement à l'intérêt commun, l'effort financier étant assumé par les particuliers), qui font que ce n'est pas « avec l'aide de la Fortune, comme le croient certains Grecs, ou par hasard » qu'ils ont cherché et réussi à conquérir l'hégémonie mondiale (I 63. 9)⁸⁴. Que l'on choisisse de retenir le point de vue dépréciatif (« avec l'aide de la Fortune... »)⁸⁵ ou l'explication plus rationaliste (« comme cela s'est trouvé... »), les deux interprétations, sans doute présentes ici en même temps, sont, de toute façon, un rappel aux principes: car le chapitre suivant est une mise en garde pour la Rome victorieuse, où l'engagement personnel et l'esprit civique sont moindres (I. 64)⁸⁶.

En politique extérieure, de même, la citation de Démétrios de Phalère, avec sa référence à la *Tychê* (XXXIX 21. 5), souligne la précarité du pouvoir humain, et forme, avec les appels à la modération de Paul-Emile auxquels elle fait suite (XXIX 20), une mise en garde traditionnelle contre l'orgueil ou l'*hybris* existants et un pouvoir de démesure, comparable à celles que nous avons déjà examinées pour le stratège. C'est du reste cette précarité que souligne

⁸¹ M.-R. GUELFUCCI, 1998.

⁸² Voir, dans le schème explicatif, VI 7. 2; VI 7. 8-9; 8. 6; 9. 5; pour Carthage, I 72 et X 36.

⁸³ M.-R. GUELFUCCI, 2010.

⁸⁴ οὐ τύχη Ῥωμαῖοι, καθάπερ ἔνιοι δοκοῦσι τῶν Ἑλλήνων, οὐδ' αὐτομάτως... Le piège du mot grec, τύχη, est ici signalé par F.W. Walbank, *Comm.* I, pp. 24-25.

⁸⁵ K. VON FRITZ, 1954, p. 394. Sur l'incontestable mérite des Romains, qui tirent seulement parti de la chance, les exemples sont nombreux: conquête du Latium (I 6. 4); conquête de la mer avec l'énergie et l'audace (I 20. 11 et 12) et la chance (I 20. 15-16, mais voir aussi VI 25. 11); seul système des *corbeaux*, à Myles (I 22-23). Sur les implications politiques et les risques de ce point de vue grec, voir J.-L. FERRARY, 1988, pp. 273-276.

⁸⁶ Il en est de même pour l'honnêteté (VI 56. 15), soumise ensuite à réserve (ἕως ἐπὶ τῶν ἰδίων ἐθῶν καὶ νομῶν ἔμενον, XVIII 35. 1-2).

Polybe, en commentant les larmes d'Antiochos (VIII 20. 10)⁸⁷ ou les craintes de Scipion devant Carthage (XXXVIII 21).

D'autres figures de la *Tychè* sont, en revanche, d'un tout autre ordre, et viennent traduire, non pas, comme il est souvent dit, l'action d'une force extérieure qui ordonnerait le monde, mais bien la propre perception polybienne de la marche de l'histoire, à un moment particulier où, dirions-nous, semble se jouer l'histoire. Ces moments sont de deux ordres: soit ils représentent un tournant de l'évolution des événements et du récit, et Polybe représente ce moment critique par une Fortune arbitre (I 58. 1); soit ce sont, historiquement, des moments clés, qui rendent l'évolution des événements explicable⁸⁸. Polybe les distingue et les choisit parce qu'ils marquent un changement dans le cours des choses, comme l'olympiade qui voit accéder au pouvoir les chefs d'État qui peuvent potentiellement conduire l'hégémonie (II 71. 2 et IV 2. 4-10). Ainsi, en IV 2 (et le texte est significatif), l'historien justifie son « excellent point de départ » en ajoutant une quatrième raison: « Même la *Tychè* a pour ainsi dire renouvelé (διὰ τὸ καὶ τὴν τύχην ὡς ἂν εἰ κεκαινοποιηκέναι...) la face du monde... ». Il montre (IX 2) la difficulté, stimulante pour lui, de rendre compte de ces changements, justifiant son choix de l'histoire politique « parce qu'elle se renouvelle constamment... » (διὰ τὸ καινοποιεῖσθαι συνεχῶς...) et parce que l'on peut « traiter scientifiquement » (ὡς ἂν εἰ μεθοδικῶς [...] χειρίζειν) les événements; c'est donc « le genre le plus utile » (ὠφελιμώτατον). En outre, cette lecture scientifique et politique de l'évolution du monde exige, outre le cadre d'une histoire universelle, une composition très précise de l'œuvre, l'historien marquant formellement les grandes étapes, avec l'intervention des digressions scientifiques (livres VI, XII, XXXIV) ou des digressions intégrées⁸⁹.

Nous voudrions conclure sur l'étonnant parallèle par lequel Polybe renouvelle le *topos* des prologues historiques que constitue la singularité de son sujet, la conquête qui conduit à une hégémonie sur tout le monde habité. Il y met en valeur l'histoire universelle (I 4. 6-11), seule apte à rendre compte du « plus beau et plus instructif des ouvrages de la *Tychè* », qui a orienté vers un seul but l'histoire du monde. Dans le passage, très rhétoriquement construit si on le compare avec la forme beaucoup plus sobre de VIII 2 (VIII 2. 3 notamment), on peut voir, avec la triple variante d'ἀγώνισμα et au-delà de la *Tychè* καινοποιούσα de Démétrios, se jouer une autre compétition — posée du reste en I 4. 1 (καθάπερ ἡ τύχη, οὕτως καὶ (δεῖ) διὰ τῆς ἱστορίας...) —, mais entre la *Tychè* et l'historien: la première oriente vers un seul but les événements, l'historien, qui en a conscience (I 4. 2), doit pouvoir donner à ses lecteurs cette vue d'ensemble (I 4. 1)⁹⁰. Si l'on considère

⁸⁷ τὸ δυσφύλακτον καὶ παράλογον τῶν ἐκ τῆς τύχης συμβαινόντων. Cf. ἡ πρὸς τὸν βίον ἡμῶν ἀσύνθετος τύχη καὶ πάντα παρὰ (τὸν) λογισμὸν τὸν ἡμέτερον καινοποιούσα (Citation de Démétrios, XXIX 21. 5).

⁸⁸ K. SACKS, 1981, remarque (p. 141) que Polybe impose un ordre dans les faits.

⁸⁹ Sur la structure des *Histoires*, M.-R. GUELFUCCI, 2010, pp. 336-354.

⁹⁰ On remarquera aussi la similitude de termes entre τὸν χειρισμὸν τῆς τύχης et le travail de l'historien (IX 2. 5). Voir, pour une autre lecture attentive au parallèle, J.-M. PAILLER, 2003, p. 331. J.-M. PAILLER souligne à juste titre le double sens d'ἀγώνισμα (n. 7, p. 330).

que dans la variante thucydidéenne de III 31. 12-13, Polybe oppose le μάθημα que constitue son histoire à un ἀγώνισμα sans mise en perspective explicative des faits, on peut voir ici une autre manière de dire la valeur, instructive de surcroît, d'une œuvre qui sauve de l'oubli l'histoire des hommes.

La *Tychè* des *Histoires* n'est donc ni la Πρόνοια ni l'εἰμαρμένη des stoïciens, ni la *Moira* ou la *Fortune* de Rome qu'elle sera après Polybe⁹¹. Elle signale nettement, en revanche, les interventions de l'historien dans son récit, soit qu'il éclaire les événements selon différents points de vue, soit qu'il fasse (re) lire le déroulement des événements d'un point de vue moral en dramatisant explicitement la leçon. Dans cette relecture rationalisée du passé et cette construction d'ensemble très maîtrisée, la *Tychè* apparaît, en partie, comme ce que nous appelons « l'histoire »⁹² (parfois même hypostasiée), en partie également, pour le moraliste qu'est Polybe, comme la figure morale qui, traditionnellement, rappelle à ses lecteurs les faiblesses et la précarité de leur condition. La pensée morale rejoint ici la pensée politique et les préoccupations des intellectuels et des cercles éclairés romains, à l'époque où Polybe écrit son histoire, comme en témoigne ce que nous savons par Cicéron de la conférence de Carnéade, en 155⁹³. Selon Polybe, ce n'est, dans la tradition classique, qu'en étant conscient du risque de démesure qui accompagne la conquête d'un très grand pouvoir et rend celui-ci précaire, que le Politique ou la puissance hégémonique peuvent prétendre à conduire les autres, faute de quoi ils sont, par essence, condamnés à l'arbitraire — fût-il un temps masqué par l'honorabilité des apparences — et à se voir, mais par leur faute, remplacés à plus ou moins long terme.

⁹¹ Sur le faux rapprochement fait entre la *Tychè* des *Histoires* et la *Moira* de l'hymne en l'honneur de Rome dû à la poétesse Mélinno, voir J.-L. FERRARY, 1988, pp. 265-271.

⁹² Voir déjà W. WARDE FOWLER, 1903, p. 447 : " It may be paralleled by the way in which some modern historians use the work Evolution, which they find convenient to express the natural course of events, without meaning everything very definite by it ".

⁹³ Sur le texte de Polybe, nous n'avons plus que le témoignage d'Aulu-Gelle sur la véhémence de l'éloquence de Carnéade (VI 14. 8-10 et *Hist.* XXXIII 2). Sur la conférence elle-même, voir Cicéron *de rep.*, III VIII. 12 (E. BRÉGUET, Paris, 1980, Les Belles Lettres).

BIBLIOGRAPHIE

- DARBO PESCHANSKI, C., 2007, *L'Historia, Commencements grecs*, Paris.
- DUBUISSON, M., 1985, *Le latin de Polybe*, Paris.
- FERRARY, J.-L., 1988, *Philhellénisme et impérialisme, Aspects idéologiques de la conquête romaine du monde hellénistique*, BEFAR 271, Rome.
- VON FRITZ, K., 1954, «Polybius' concept of Tychè and the problem of the development of his historical thought», in *The theory of the Mixed Constitution in Antiquity*, Appendix II, pp. 388-397.
- GRUEN, E.S., 1974, «The last years of Philip V», *GRBS* 15, pp. 221-246.
- GUELFUCCI, M.-R., 1994, « Des mots et des manières de lire: le lecteur de Polybe », in Ch. KIRCHER-DURAND (éd.), *Nomina Rerum, Hommage à Jacqueline Manessy-Guitton, L.A.M.A 13* Nice, pp. 241-257.
- GUELFUCCI, M.-R. 1998, « Les origines de la société politique d'après Polybe (Histoires, VI, 5 sq.) », in J.-M. GALY et A. THIVEL (éds.), *Les origines de l'homme d'après les Anciens*, Nice, pp. 153-169.
- 2003, « Pouvoir politique et crise de société chez Polybe », in S. FRANCHET D'ESPÈREY, V. FROMENTIN, S. GOTTELAND et J.-M. RODDAZ (éds.), *Fondements et crises du pouvoir*, Paris/ Bordeaux, pp. 271-280.
- 2010, «Polybe, le regard politique, la structure des *Histoires* et la construction du sens», in *CEA* 47, pp. 329-357.
- HERCOD, R., 1902, *La conception de l'histoire de Polybe*, Lausanne.
- PAILLER, J.-M., 2003, « Polybe, la Fortune et l'écriture de l'histoire. Le cas de la première guerre punique », in P. Defosse (éd.), *Hommages à Carl Deroux*, Bruxelles, pp. 328-339.
- PÉDECH, P., 1964, *La méthode historique de Polybe*, Paris.
- ROVERI, A., 1956, «Tyche in Polibio», in *Convivium* 24, pp. 275-293.
- SACKS, K., 1981, *Polybius on the writing of history*, Berkeley-Los Angeles.
- VON SCALA, R., 1890, *Die Studien des Polybios*, Stuttgart.
- WALBANK, F.W. 1999 [1970, avec addenda et corrigenda de 1967], *A historical Commentary on Polybius I. Commentary on Books I-VI*, Oxford 1957.
- 1999 [1967] *A historical Commentary on Polybius II. Commentary on Books VII-XVIII*, Oxford.
- 1999 [1979] *A historical Commentary on Polybius III. Commentary on Books XVIII -XL*, Oxford.

— 1985 [1938], “Φίλιππος τραγωδούμενος: a Polybian experiment” in *Selected papers*, pp. 210-223.

— 1972, *Polybius*, Berkeley-Los Angeles.

WARDE FOWLER, W., 1903, “Polybius’ conception of Τύχη”, in *The Classical Review* (17), pp. 445-449.